

Filmer à hauteur d'homme

De battre mon coeur s'est arrêté de Jacques Audiard

Gilles Marsolais

L'animation en question

Number 125, December 2005, January 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25478ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

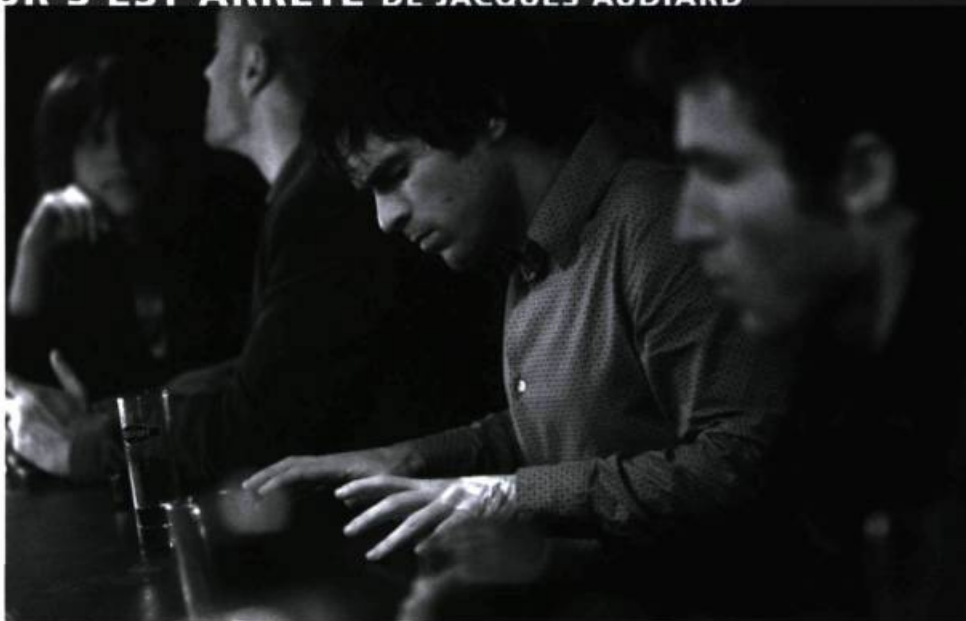
Marsolais, G. (2005). Review of [Filmer à hauteur d'homme / *De battre mon coeur s'est arrêté* de Jacques Audiard]. *24 images*, (125), 56–56.

Filmer à hauteur d'homme

par Gilles Marsolais

Les scénaristes, comme les acteurs, qui décident de faire le saut dans la réalisation ne réussissent pas tous aussi brillamment que Jacques Audiard leur examen de passage, lui qui d'entrée de jeu s'est imposé en raflant le César du meilleur premier film avec *Regarde les hommes tomber* (1994), brûlot troublant qui renouvelle le polar français en prenant de la distance par rapport au genre tout en plongeant, avec pudeur, au cœur des relations intimes entre hommes. Plus encore, après *Un héros très discret* (1996) qui, en s'intéressant au point de vue d'un homme sans qualités, confirme son attirance pour un univers masculin, et *Sur mes lèvres* (2001), consacrant son indéniable talent de réalisateur, *De battre mon cœur s'est arrêté*, dont il assume aussi la scénarisation comme pour ses trois autres films, vient établir son statut de cinéaste majeur du cinéma français.

Dans ses films, Jacques Audiard ne craint pas de secouer le spectateur, de le déstabiliser au point de créer chez lui un malaise par la noirceur de son propos, ou par la violence de certaines situations qu'il exploite habilement mais sans complaisance à des moments précis. *De battre mon cœur...* ne fait pas exception. Le malaise, voire l'irritation, s'installe d'emblée par la présentation, sur fond de musique techno et au moyen d'une caméra épileptique, de trois personnages particulièrement antipathiques, des « rats » qui finiront par se dévorer entre eux et qui se décochent des dialogues acérés comme autant de flèches mortelles, tout en vaquant à leurs basses besognes de promoteurs immobiliers crapuleux et de videurs d'immeubles. Du coup, il faut un certain culot, et beaucoup de talent, pour intéresser le spectateur à l'itinéraire improbable du petit voyou qui complète ce trio et qui, après avoir




Débusquer la vulnérabilité des hommes... Tom (Romain Duris).

trempé dans ce milieu pourri pendant dix ans, sur les traces de son père, se remet au piano dans le but de devenir pianiste concertiste comme l'était sa mère, décédée. Mais, évitant les pièges, la fin du film, tout aussi brutale, se veut ouverte...

Librement inspiré de *Fingers* (1977), film de James Toback avec Harvey Keitel en camé fini, ce que n'est pas Tom chez Audiard, *De battre mon cœur...* a d'abord été écrit à quatre mains, avec Tonino Benacquista (auteur de *La Maldonne de sleepings*, 1989, et de *La comédia des ratés*, 1991, maintes fois primés). Donc, à la base, un scénario maîtrisé qui traite du passage à l'âge adulte et de la filiation, ici du double héritage légué par des parents antinomiques. Encadré entre deux temps sauvages, et fonctionnant sur le mode binaire, mais sans céder au schématisme, le film s'articule aussi autour de deux rencontres fortuites que fait Tom, avec Fox et avec Minskov, qui agissent comme élément déclencheur d'un rêve fou et instrument de sa résolution, qu'il faut lire à leur niveau symbolique, au-delà de leur imprégnation réaliste. Quand Tom, toutes affaires cessantes, s'élance vers Fox, l'ex-impresario de sa mère, à l'évidence il répond à l'appel symbolique irrésistible de celle-ci, et de l'idéal qu'elle représente. Bien évidemment, Fox représente aussi le père de substitution, idéalisé, dont Tom a besoin à ce moment précis de sa vie où il doit s'occuper de son père biologique en régression. Quand enfin Tom re-croise sur sa route le mafieu russe

Minskov, il est aspiré vers lui d'une façon tout aussi irrésistible, autant pour lui régler son compte et venger la mort brutale de son propre père que pour rompre symboliquement avec celui-ci et son mode de vie. Tirailé entre deux pôles antagonistes, le haut et le bas, le spirituel et le matériel, il parvient, au terme de son parcours initiatique, à concilier le meilleur des deux mondes en mettant son sens des affaires au service de l'art.

La forte impression de réalité créée par le mode de tournage en plans-séquences, dans des décors naturels, avec une caméra portée à l'épaule, qui influe sur le jeu même des acteurs cadrés serré (au point où Romain Duris y trouve son meilleur rôle à ce jour), favorise l'adhésion du spectateur à une proposition globale et à des situations secondaires (comme le rituel de « castration » final, par lequel Tom assume la mort du père) qui, elles, sont, au passage, irréalistes. Bref, par sa façon alerte et fiévreuse de filmer les hommes, Jacques Audiard parvient avec assurance à débusquer leur vulnérabilité sous leur incontestable virilité. 

France, 2005. Ré. : Jacques Audiard. Scé. et dial. : Jacques Audiard, Tonino Benacquista. Ph. : Stéphane Fontaine. Mont. : Juliette Welfling. Int. : Romain Duris, Niels Arestrup, Linh-Dan Pham. 107 minutes. Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.